

journal. Il est pourtant curieux que l'Italie, mère des arts et de l'humanisme, ait peut-être été le seul pays pour lequel Mullendorff ait montré très peu de compréhension.

*A grands pas vers la fin.*

Quand Prosper Mullendorff apparaissait à Luxembourg — et c'était bien souvent le cas — ses parents et nombreux amis lui réservaient toujours l'accueil le plus chaleureux. Quoiqu'ils fussent qu'en un point (l'Allemagne !) leurs opinions et les siennes divergeaient souvent, ils se réjouissaient chaque fois de revoir l'impénitent voyageur qui venait vivifier l'air un peu étouffant de leur milieu.

Mullendorff pouvait passer, tout seul, des journées entières dans le grès du Luxembourg à la recherche de champignons ou dans l'Eisleck en quête de sentiers inconnus. Les visites des industries autochtones (métallurgie, ganterie, tannerie, brasserie) se faisaient de la façon la plus minutieuse et laissaient auprès des cicerones enchantés la plus curieuse des impressions.

Son livre de chevet aurait été le « Renert » de Rodange s'il ne l'avait su par cœur. Mullendorff était « puriste » autant en langue allemande qu'en la sienne propre. Parfois même son luxembourgeois frisait l'affectation, ou bien scandalisait ces dames.

Aussi n'étions-nous pas étonné de trouver dans ses papiers un recueil d'ahurissantes locutions paysannes intitulé « *Allerhand Riedensarten* ». (B. Weber en a publié quelques-unes dans la « *Luxemburger Zeitung* » du 27. 7. 1923).

En dehors de collaborations occasionnelles au malicieux « *Volksbote* » nous lui connaissons une traduction libre de quelques chapitres de la Légende d'*Ulenspiegel*. Ayant gardé, depuis ses recherches folkloriques, le plus vif intérêt pour l'époque espagnole, Mullendorff prenait à la lettre ce qui est devenu un slogan : que cette légende est la Bible de la Liberté.

L'Association des Luxembourgeois résidant en Allemagne, et dont le centre se trouvait précisément à Cologne, forma à de nombreuses reprises le cadre de fêtes patriotiques au cours desquelles Mullendorff brilla plus par l'envolée des pensées exprimées, que par le charme inexistant de son organe enroué d'invétéré fumeur de cigarettes.

Et nous ne croyons pas nous tromper en admettant que la croix de chevalier de l'Ordre de la Couronne de Chêne que Paul EYSCHEN lui fit remettre en 1912 constituait un témoignage de reconnaissance pour les services rendus à ses compatriotes.

Quant à ses sympathies pour l'Allemagne, elles ne l'ont pas empêché de conserver à sa patrie l'amour le plus profond et le plus fidèle.

Avoir évolué, depuis l'âge de 39 ans, dans une maison d'édition de journal dont l'envergure et surtout l'appréciation du travail intellectuel des collaborateurs n'étaient égalées en Allemagne peut-être que par la « *Frankfurter Zeitung* » — c'était recevoir une empreinte indélébile.